Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 63 (1999)
Heft: 249-250

Rubrik: Tribune libre

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

TRIBUNE LIBRE

Dans le dernier numéro de notre revue (62, 1998: 628-630), M. Hans Goebl, frais élu au bureau de la Société, émet quelques réflexions relatives à la mise sur pied des prochains congrès, nourries, écrit-il, par les «expériences faites au cours du XXIIe CILPR à Bruxelles (juillet 98)». S'il faut bien entendu se réjouir de pareilles initiatives, j'aurais peur que le laconisme de notre collègue, qui monte en épingle, sans le moindre contrepoids stylistique, les éléments qu'il juge négatifs, ne donne aux membres absents de Bruxelles une image déviante de ce que furent ces journées, à l'issue desquelles, soit dit en passant, de nombreuses lettres souvent chaleureuses sont parvenues à la petite équipe d'organisateurs, tous bénévoles, et qui n'ont ménagé ni leur temps ni leur peine, comme suffirait à le montrer, déjà, la qualité des documents distribués avant et pendant la réunion.

Je commente les points successifs qu'aborde H. Goebl.

(1) Les séances plénières.

C'est vrai, mise à part la conférence inaugurale confiée à M. Robert Martin, aucune des «éminentes personnalités» que compte la SLiR ne s'est vu proposer une de ces grands-messes solennelles. On a voulu pour l'ultime congrès du XXe siècle en réserver la place aux synthèses finales. Rien n'empêche à l'avenir de retourner aux solistes après les choristes.

(2) L'organisation des travaux en sections.

Le débat (récurrent) tourne autour des critères de sélection des communications, donc de leur nombre, ainsi que de la qualité des juges chargés d'opérer le tri. Ici, je serai très net. Nous avions adopté comme principe que le congrès devait être ouvert dans un premier temps à *tous* les membres de la Société, dans un second temps à l'ensemble des romanistes susceptibles de les rejoindre. Par commodité, par souci d'efficacité (et non, comme bien l'on pense, en cédant à je ne sais quel esprit de clocher), le Comité scientifique a été constitué de spécialistes appartenant aux Universités proches. Ce sont eux qui ont décidé d'admettre sur la base d'un résumé les propositions répondant à trois exigences minimales: 1° l'adéquation du contenu (des redistributions entre sections furent effectuées), 2° la précision et la clarté du propos, 3° l'actualité des références scientifiques. Deux lecteurs examinaient chacune des demandes. En cas de discordance, l'avis d'un troisième lecteur était pris. Enfin, les éventuelles protestations émanant du candidat refusé étaient soumises à l'arbitrage du Président, M. Alberto Vàrvaro, qui a eu l'occasion d'exercer à maintes reprises son «droit de grâce».

Avons-nous au total été trop laxistes? Peut-être, mais n'importe quel texte d'une page, soyons francs, ne permettra jamais d'étayer un verdict. Il valait mieux courir le risque d'une injustice dans ce sens-là. Nous nous sommes au moins interdit de prendre en compte les amitiés grandes ou petites, la notoriété, les recommandations, les affinités intellectuelles, ou encore à pratiquer des dosages géographiques.

Pour obvier autant que possible à la surabondance prévisible des prestations orales, il avait été décidé d'offrir aux participants la ressource d'une présentation écrite (texte consultable sur place et dès avant le congrès sur Internet). L'initiative n'a pas rencontré beaucoup de succès. Elle heurtait les habitudes. Elle obligeait les auteurs à livrer tôt un article fini. Sans doute aussi semblait-elle (à tort) établir une hiérarchie entre des projets estimés ou non dignes des feux de la rampe (et tel congressiste, je ne citerai pas de nom, qui avait lui-même choisi la formule écrite – le bulletin d'inscription en atteste –, s'est violemment désisté à huit jours de l'ouverture, estimant offensante ce qu'il appelait sa relégation «au purgatoire»).

Reste que trop d'orateurs dûment acceptés n'ont pas jugé bon de rallier Bruxelles, le plus souvent sans prévenir de leur défection. Les grilles horaires, établies de longue date, ne pouvaient pas le prévoir (même si la troisième circulaire affublait les noms des retardataires d'un astérisque). Afin de parer au désordre, le parti a été pris, sauf demande expresse, de laisser subsister les trous, tout en publiant un «journal du congrès» qui annonçait chaque matin les absences et les permutations. Le comité d'organisation ne peut que déplorer avec H. Goebl la désinvolture de certains: «...une communication proposée aux organisateurs d'un Congrès et retenue par eux pour la présentation orale devrait constituer tant un honneur qu'une obligation pour chaque scientifique et non pas une vétille d'importance secondaire», dont acte. A nos successeurs d'imaginer des remèdes (l'acceptation définitive soumise au paiement d'arrhes?). J'ajoute que l'habitude s'installe hélas! de ne plus participer qu'à une moitié, voire à une journée, des travaux, et de bouder les synthèses, au détriment des contacts et de l'unité de nos disciplines.

(3) Les tables rondes.

Elles «ne devraient en aucune manière chevaucher les travaux en sections ayant trait au même sujet», soit. Là encore, un problème d'horaire au départ, sinon à l'arrivée.

(4) Les ateliers de recherche.

A lire H. Goebl, on pourrait croire que rien de tel n'avait été prévu. Rectification s'impose.

(5) Les communications par affichage.

L'expérience d'autres congrès et colloques tend à prouver que les romanistes n'en ont jusqu'ici guère été friands. La majorité de leurs matières s'y prêtent au demeurant assez mal.

(6) L'assistance technique dans les salles.

Une fois de plus, on risquerait, se méprenant aux observations de H. Goebl, de les inscrire au passif plutôt qu'à l'actif du XXIIe CILPR. A Bruxelles, un étudiant assurait dans chaque salle l'intendance (photocopies, distribution de documents, promenade du micro...) et un technicien se tenait effectivement à la disposition de ceux qui en avaient exprimé à temps le souhait (enregistrements, projections...).

*
* *

Un mot de conclusion.

Avec le recul, la préparation et la tenue d'une réunion internationale de l'envergure des nôtres apparaissent à tous les responsables comme une aventure un peu folle (compte tenu de la maigreur en nos institutions des ressources humaines et du faible débit des sources financières), semée d'embûches, traversée de découragements et de sursauts enthousiastes, riche d'expériences, de rencontres, d'imprévus, d'anecdotes, soudant en définitive les membres de l'équipe organisatrice; une épreuve révélatrice aussi, parmi les visiteurs, de comportements désarmants ou, à l'inverse, brutalement revendicatifs.

Tout congrès a son histoire et s'inscrit durablement dans les souvenirs des habitués, qui s'y rencontrent depuis parfois des décennies, progressivement passés de la jeunesse à la vieille garde, et serrant les rangs. Il serait dommage, certes, que l'expérience des uns ne serve jamais aux autres. Plus triste encore, de mon point de vue, qu'un excès de directives, de contraintes et d'uniformisation nuise à la personnalité des rencontres futures.

Bon vent à Salamanque!

Marc WILMET
Coordinateur du XXIIe Congrès
Président de la Société de linguistique romane